

PERSÉCUTION DU CZAR DE RUSSIE CONTRE LES
CATHOLIQUES
(Traduit de l'Anglais.)

« Le temps de la chevalerie n'est plus. » s'écria Edmand Burke ; « et Dieu merci, » s'écrie le docteur Henry Patterson, dans une éloquente lecture sur cette époque. Je ne peux m'empêcher, nonobstant les graves défauts de ce temps tels que démontrés dans la lecture précitée, je ne peux m'empêcher de regretter avec le grand Burke que l'époque de la chevalerie ne soit plus, principalement par rapport à la tyrannie systématique et lâche qu'exerça l'autocrate du Nord, non seulement sur ses voisins indépendants, mais encore sur ses propres sujets qui sont pauvres, innocents et inoffensifs, sur des femmes et des ecclésiastiques sans appui. Beaucoup de ses sujets, pour les meilleures raisons, ont jugé convenable d'embrasser la religion catholique dans laquelle ils ont été élevés ; ils ont jugé convenable de ne pas reconnaître le czar leur chef spirituel ; ils ont jugé convenable de continuer de correspondre avec l'évêque de Rome, que seul ils reconnaissent pour le chef de leur religion. Pour cette offense, on les traite comme un vil troupeau ; on les traîne dans les rangs de l'église Russo-Grecque, pour les forcer à recevoir pour pasteurs des hommes dont ils rejettent la doctrine comme hérétique, et dont ils regardent les mœurs comme abominables. Les légitimes pasteurs de ces peuples persécutés sont arrachés à leurs troupeaux, revêtus comme des criminels, et ensevelis dans les mines du despote, malgré leurs remontrances qu'on n'écoute point ; malgré leur innocence que l'on méconnaît. Et si, en se rendant à leur éternelle prison, à leur vivant tombeau, ces longues files de malheureux font entendre leurs plaintes, leurs gardes inhumains se rient de leur infortune—leur courage défaillant est stimulé et réveillé par les lances aiguës de ces sauvages païens, les cosaques. Les récluses des couvents ont le même sort. Dieu ! quand j'y pense ! Possibles, innocentes, pleines de simplicité et de beauté, elles sont arrachées de leur sainte retraite par une soldatesque brutale et inhumaine ; elles sont dépourvues de leur costume religieux et modeste, exposées à la moquerie et aux insultes des criminels, des scélérats, et des surveillants de travaux publics, contraintes à travailler dans l'eau jusqu'au genou, à laver, à rouler des pierres énormes, à plier leurs dos faibles et déchirés sous des monceaux de mortier ou de brique ! ouvrage que ne pourrait exécuter que les hommes les plus endurcis au travail ! Mais ce n'est pas encore tout. Ces pauvres femmes, à cause de leur continuelle obstination, ou plutôt à cause de leur héroïque loyauté envers leur religion, sont exposées aux coups de fouet, et peut-être ce qui est infiniment pire, à la torture ! Et tout ceci se passe presque dans le centre de l'Europe, dans l'empire et par l'ordre de celui qui se glorifie d'être nommé le civilisateur du Nord ?

Ceci doit-il être souffert ? ceci doit-il être toléré par les hommes de la chrétienté ? Ce n'est pas assez que ce despote ait abattu et décimé la Pologne catholique. Ce n'est pas assez qu'il soumette sans réclamation les hordes demi-sauvages du Nord de l'Asie, dans le dessein d'avoir assez d'instruments obéissants pour exécuter ses projets sur les libertés de l'Europe. Ce n'est pas assez qu'il essaie par force ou intrigue à réunir sous son aile tous les individus de l'église Grecque épars dans l'empire Ottoman, dans le dessein de renforcer ces projets. Ce n'est pas assez qu'il jette les fondements de cet Empire universel, en méprisant insolemment les représentations des autres gouvernements. Tout cela n'est pas assez pour tirer de son assoupissement le reste de la chrétienté. Il commence maintenant à construire ce qu'il a été si longtemps à fonder. Il doit d'abord éteindre la dernière étincelle de sentiments indépendants dans son propre empire, avant de faire des expériences semblables sur les nations voisines et encore libres. Dans l'année de notre rédemption mil huit cent quarante-cinq, il a commis des atrocités contre des milliers de pauvres catholiques, contre des centaines de prêtres sans appui, contre des religieuses encore plus dépourvues d'appui, et ces atrocités, si elles eussent été commises dans le second siècle, sous les empereurs païens de Rome, auraient fait surnommer les victimes martyrs et confesseurs, et lui, l'auteur de tous ces maux, eût été placé dans l'histoire à côté des Néron et des Domitien. Nous avons les livres qui racontent les actions de ces premiers saints et martyrs. On cite dans nos liturgies les noms de quelques-uns de ces défenseurs de la foi. Nous lisons le récit de leurs souffrances, et dans notre indignation, nous regrettons presque de ne pas avoir vécu dans ces temps pour avoir tiré vengeance de ces tyrans. Ce-

pendant ici, de nos jours, en cette même année, des châtimens non moins horribles sont infligés, avec toute la froide délibération d'une politique d'Etat, à ces chrétiens nos frères, par un homme qui vit en Europe, règne sur la moitié de l'Europe, et par ses actions démontre clairement l'intention de subjuguier l'autre moitié. Et ces atrocités sont commises à la portée des épées de la chevalerie Européenne ! Chevalerie ? Il n'y en a point là ! Il fut un temps où il n'en était pas ainsi, quand la badine-insolence de quelques officiers Sarrazins, qui, aux portes de Jérusalem, arrachaient la barbe à quelques pèlerins chrétiens, était suffisante pour appeler aux armes toute la chrétienté, pour précipiter sur l'Asie la moitié de la chevalerie d'Europe, afin de châtier cette insolence, et de procurer aux chrétiens leurs frères, non seulement à ceux qui vivaient dans la Terre-Sainte, mais encore à ceux qui la voulaient visiter, le libre exercice des sentiments et des observations de leur religion. Mais on pourrait dire que la politique aussi bien que les sentiments fraternels pour leurs frères opprimés de l'Est, porta les chefs des gouvernements féodaux de l'Ouest de l'Europe à se précipiter dans les croisades. Accordé. Les Sarrazins tendaient alors, comme les Russes aujourd'hui, à fonder un empire universel.

Et les chefs chrétiens du moyen âge se montrèrent aussi braves qu'ils étaient fraternels, et aussi sages qu'ils étaient braves, en arrêtant les progrès des Sarrazins, en châtiant leur insolence et leur cruauté, et en acquérant pour leurs frères les droits de la conscience et de l'humanité. Est-ce que le danger, qui menace les libertés viviles et chrétiennes du Sud de l'Europe, est moindre parce que c'est le czar qui fait une aussi grande entreprise, que celle qui les menaçait, ces mêmes libertés, à la fin du onzième siècle, lorsque le Sarrazin étendait son empire de tous côtés ? Quiconque peut comprendre l'histoire de cette époque, et les signes évidents du temps actuel, dira « non ! » Est-ce que les insultes faites par les Sarrazins aux pèlerins de la Terre-Sainte provoquaient d'avantage, révoltaient plus nos sentiments d'humanité, que les sanglantes cruautés exercées, par ordre du czar, sur nos frères, ces pauvres catholiques de la Russie, sujets vertueux et inoffensifs ? non ! Les insultes et les châtimens du Sarrazin sont des actes de liberté, si on les compare avec les cruautés exercées sur les pauvres religieuses de la Pologne. Si, dans les rois actuels du centre et du sud de l'Europe, il se trouvait une étincelle de sagesse qui pût s'étendre au delà d'une utilité misérable et passagère, ces monarques comprendraient tout ceci ; et s'ils n'avaient même qu'une seule étincelle de cet ancien esprit catholique et chevaleresque qui autrefois anima leurs aïeux, ils agiraient. Une prudence politique seconderait leur zèle généreux ; ils s'organiseraient ; ils feraient un appel à l'ancien courage de leurs peuples, et, se reposant sur lui, ils apprendraient à ce fier tyran à gouverner ses peuples avec justice et douceur, ou à quitter pour jamais le diadème et la pourpre.

Qui lui a donné le pouvoir immense qu'il exerce aujourd'hui sur ce territoire immense, sur ces millions d'hommes ? Ce n'est pas Dieu, certainement. Ce fut l'épée d'un conquérant sans pitié. Nous avons trop longtemps consenti à cette prétention deshonorante, spécialement lorsque les conquérants usaient avec modération du pouvoir ainsi acquis. Mais lors même que nous serions assurés que le Tout-Puissant donna originairement ce pouvoir ; cependant, si celui qui l'exerce cesse de s'en servir pour la fin légitime du gouvernement, pour l'avancement de la justice, il devient alors convenable de le lui arracher, et de le donner à d'autres avec des garanties telles que les peuples puissent avoir les droits communs de l'humanité. C'est là un principe admis par tous les juristes politiques. C'est un principe admis aussi par les théologiens depuis le temps de Thomas d'Aquin. Si le pouvoir, émané originairement de Dieu, cesse d'être pouvoir par l'abus que l'on en fait ; à plus forte raison, il doit cesser d'exister, si l'on abuse d'un pouvoir acquis par l'épée. Prêché-je donc une croisade contre le czar ? Oui, je la prêche, une croisade d'opinion, de remontrances, de négociations, et si ce n'est pas suffisant, alors l'épée ! Si la justice de Dieu et des hommes demandant que de petits malfaiteurs soient punis, par quelle raison les grands malfaiteurs demanderaient-ils exemption d'une règle si universelle ? Mais comme il n'existe pas de simples tribunaux judiciaires qui aient une juridiction assez puissante pour châtier d'aussi grands criminels, et comme tous les hommes justes abhorrent et anathématisent la doctrine qui enseigne qu'il est selon les lois d'assassiner les tyrans, le seul moyen est la guerre, instrument terrible dont se sert le Créateur du monde pour punir les nations et les rois impies. Je maintiens la proposition que la chrétienté ne devrait tolérer